

LES « ENFANTS CACHÉS », SURVIVANTS DE LA SHOAH. TRAUMATISMES ET DEUILS. ÉTUDES RÉTROSPECTIVES

[Yoram Mouchenik](#), [Marion Feldman](#), [Marie Rose Moro](#)

John Libbey Eurotext | « [L'information psychiatrique](#) »

2013/7 Volume 89 | pages 523 à 532

ISSN 0020-0204

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2013-7-page-523.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour John Libbey Eurotext.

© John Libbey Eurotext. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les « enfants cachés », survivants de la Shoah. Traumatismes et deuils. Études rétrospectives.

Yoram Mouchenik^{1,2}, Marion Felman^{3,4}, Marie-Rose Moro^{4,5}

RÉSUMÉ

Cette recherche concernant les traumatismes et les deuils des enfants juifs, survivants de la Shoah, cachés en France pendant l'Occupation, est une étude rétrospective sur les conséquences des traumatismes et deuils de l'enfance dans une situation de génocide. Nous évoquerons ici deux recherches différentes, réalisées en France. La première étudie un groupe d'anciens enfants cachés qui vont se réunir en association et mettre en place, plus d'un demi-siècle après la fin de la guerre, une dynamique groupale que nous qualifierons d'auto-thérapeutique. La seconde recherche étudie d'anciens enfants cachés qui sont restés isolés et qui, le plus souvent, ont des difficultés à métaboliser leurs expériences traumatiques.

Mots clés : holocauste, enfant, traumatisme psychique, deuil, survivant, enquête rétrospective

ABSTRACT

“Hidden Jewish children”, Holocaust survivors. Traumatism and mourning. Retrospective studies. This contribution concerning traumatism and the mourning of Jewish children, holocaust survivors hidden in France during WWII, is a retrospective study on the psychological consequences in a situation of genocide in childhood. In this article two different types of research, carried out in France, will be underlined. The first concerns a group of former hidden children who created an association, more than half-century after the end of the war, to establish a self-therapeutic group. The second research studies former hidden children who have remained isolated and generally have had difficulties in metabolizing their traumatic experiences.

Key words: holocaust, child, mental trauma, grief, survivor, retrospective survey

RESUMEN

Los « niños escondidos », supervivientes de la Shoà. Traumas y duelos. Estudios retrospectivos. Esta investigación sobre los traumas y los duelos de los niños judíos, supervivientes de la Shoà, escondidos en Francia durante la “Ocupación” es un estudio retrospectivo sobre las consecuencias de los traumas y duelos de la niñez en una situación de genocidio. Evocaremos aquí dos investigaciones diferentes llevadas a cabo en Francia. La primera estudia un grupo de antiguos niños escondidos que van a reunirse en asociación y poner en marcha más de medio siglo tras el fin de la guerra una dinámica grupal que calificaremos de autoterapéutica. La segunda investigación estudia antiguos niños escondidos que han quedado aislados, quienes, la mayoría de las veces, tienen dificultades para metabolizar sus experiencias traumáticas.

Palabras claves : holocausto, niño, trauma psíquico, duelo, superviviente, encuesta retrospectiva

¹ Hôpital Sainte-Anne, Guidance infantile, intersecteur 6, 1, rue Cabanis, 75014 Paris, France

² Université Paris-XIII, 102, avenue de Paris, 94300 Vincennes, France

<yoram.mouchenik@free.fr>

³ Crèche Enfant-Présent, 75020 Paris, France

⁴ Université Paris-V, 75005 Paris, France

⁵ Chef de service, Maison de Solenn, 75014 Paris, France

Tirés à part : Y. Mouchenik

Cette contribution concernant les traumatismes et les deuils des enfants juifs, survivants de la Shoah, cachés en France pendant l'Occupation, est une étude rétrospective sur les conséquences des traumatismes et deuils de l'enfance dans une situation de génocide.

Nous évoquerons ici deux recherches différentes, réalisées en France. La première étudie un groupe d'anciens enfants cachés qui vont se réunir en association et mettre en place, plus d'un demi-siècle après la fin de la guerre, une dynamique groupale que nous qualifierons d'autothérapeutique, bien que ce ne soit pas son but manifeste. La seconde recherche étudie d'anciens enfants cachés qui sont restés isolés et qui, le plus souvent, ont des difficultés à métaboliser leurs expériences traumatiques.

La catégorie « enfants survivants de la Shoah » a longtemps été méconnue et négligée aussi bien par la société, les historiens, les familles, les professionnels de la santé mentale que les enfants eux-mêmes. Les enfants survivants de la Shoah sont définis comme les enfants juifs de moins de 16 ans, ayant survécu en Europe occupée par les nazis entre 1933 et 1945 [14, 19]. Ils peuvent être subdivisés en différents groupes :

- les enfants émigrés avant la fermeture des frontières (avec les réticences et les refus de nombreux pays d'accueillir cette population en danger de mort) ;
- les enfants évacués d'Autriche et d'Allemagne après la nuit de cristal en 1938 (Kindertransport) [2] : les enfants cachés en Europe occupée ;
- les enfants survivants des camps d'extermination ou de concentration ;
- les enfants survivants des ghettos.

La survie des enfants dans les camps est exceptionnelle car à leur arrivée, ils sont le plus souvent envoyés directement dans les chambres à gaz. Peu d'enfants survivent à la mort programmée par la famine et la maladie dans les ghettos, dont les captifs encore en vie seront systématiquement déportés dans les camps d'extermination. Un million et demi d'enfants juifs vont être assassinés pendant la Shoah. Ceux qui survivront le devront aux efforts désespérés de leurs parents et d'association de résistance pour les soustraire au génocide et les cacher, quelques fois avec la famille, mais le plus souvent séparés de leurs parents dans des familles d'accueil, des institutions chrétiennes, des orphelinats, des maisons d'enfants ou enfants fugitifs, errant dans les forêts en Europe de l'Est. Il leur faudra du jour au lendemain changer d'identité, mentir sur l'histoire familiale, leur religion, leur langue et leur filiation. Les enfants cachés étaient constamment en danger d'être dénoncés, arrêtés et déportés. Selon Dwork (1991) [5], au moins 200 000 enfants juifs ont été cachés en Europe, à un moment ou à un autre, pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces enfants survivants de la Shoah deviennent des personnes âgées et seront bientôt la dernière génération des témoins et victimes du génocide. Ils deviennent aussi

un objet d'études sur les conséquences au long cours des traumatismes massifs de l'enfance.

Dans la catégorie des enfants survivants de la Shoah, le groupe des enfants cachés est bien sûr le plus nombreux. Contrairement aux survivants adultes de la Shoah, les enfants ne vont pas se rassembler, mais au contraire rester cachés et invisibles pendant des dizaines d'années et beaucoup le sont encore [7]. La première réunion internationale des « enfants cachés » survivants de la Shoah se tint à New York en 1991, comme une première authentification de leur existence et de leur parcours spécifique. À partir de cette époque, de nombreuses associations d'enfants cachés vont se créer dans de nombreux pays.

Si les traumatismes des enfants cachés sont multiples et répétés, nous retiendrons principalement ceux de la perte, le plus souvent brutal, d'un environnement familial, la séparation avec les figures parentales et fraternelles, des formes de désaffiliation, souvent irréversible, du groupe familial, social et culturel, des expériences souvent précoces d'effroi, d'angoisse, de sentiment d'étrangeté et de dépersonnalisation. Les recherches en psychologie sur les enfants survivants de la Shoah ne vont intervenir que très tardivement, le plus souvent à partir des années 1980. Si les travaux de recherche internationaux et français sur la psychopathologie des « enfants cachés » commencent à apparaître comme en témoigne l'état de la littérature sur le sujet [7], ils sont cependant particulièrement tardifs, à l'image de la reconnaissance récente de l'existence des traumatismes psychiques infantiles. On doit les premières recherches qualitatives inaugurées dans ce domaine à des auteurs américains et israéliens, comme Krell (1985) [14], Gampel (1988) ou Kestenberg (1993) [11]. Quant aux recherches quantitatives, elles sont le fait de Dasberg (2001) [4], puis d'Amir et de Lev-Wiesel (2003) [1]. Hormis le travail pionnier de Keilson (1979) [10], les travaux européens sont tardifs avec cependant, en France, les travaux fondateurs de Vegh (1979) [20], Fresco (1981) [8] et plus récemment Wilgowicz (1991, 2002) [21, 22], Landau (2006) [15], Mouchenik (2006) [18], etc. Le récent ouvrage de Feldman (2009) [7], qui est la plus importante recherche clinique en France sur la psychopathologie des enfants cachés, propose également une revue très complète sur les travaux et la littérature internationale sur le sujet.

Les travaux récents sur les enfants survivants de la Shoah soulignent souvent la vulnérabilité psychique qui perdure avec des troubles psychologiques et somatiques importants. Immédiatement après la guerre, les « enfants cachés » orphelins de la Shoah ont rarement eu recours à une aide psychologique, quasi-inexistante à l'époque. Malgré une résilience exceptionnelle, qui leur est souvent attribuée en fonction de leur adaptation sociale, les enfants survivants de la Shoah ne sont pas indemnes de troubles ou difficultés psychologiques directement issues de leurs expériences traumatiques :

- troubles psychiatriques, symptomatologie psychosomatique, difficultés relationnelles importantes, dépression, angoisse, anxiété ;
- vécu d'abandon et de colère à l'égard des parents ;
- conflit d'identité et de loyauté vis-à-vis des familles chrétiennes qui les ont sauvés et quelques fois convertis ;
- réactivation des angoisses de séparation quand leur enfant adulte prenne leur autonomie ;
- une recherche intense sur cette époque qui peut confiner à l'obsession tant la recherche d'information devient impérieuse.

Les activités de l'Association pour la mémoire du convoi Y

Notre propos va s'appuyer sur notre participation aux activités de l'Association pour la mémoire du convoi Y¹ dont nous allons suivre les différentes activités pendant cinq ans et réaliser des entretiens répétés auprès d'une quinzaine de participants. Ce groupe composé d'anciens « enfants cachés » en France pendant l'Occupation ne s'est pas réuni en fonction de cette expérience commune, mais au nom de leurs parents déportés ensemble par le même convoi en juillet 1942. C'est au nom de cette communauté de destin qu'ils vont se retrouver avec le sentiment très fort que la proximité de leurs parents déportés au sein d'un même convoi, souvent après une longue période d'internement dans les camps du Loiret, leur confère un lien de parenté à l'instar d'une fraternité biologique. Le convoi Y se compose de plus de 900 personnes dont une minorité de femmes² et les premiers enfants déportés de France. Ce convoi est parti d'une gare SNCF de province, il reste quelques dizaines de survivants à la Libération. Cette figuration de la déportation par numéro de convoi est certainement préparée par le travail considérable de Serge Klarsfeld, avocat, dont le père est arrêté et déporté quand il avait cinq ans. Il entreprend de retrouver à travers les archives françaises et allemandes, le nom de tous les déportés juifs de France, avec la date de leur déportation, le numéro du convoi de départ de France et la date et le lieu de leur assassinat quand ils sont connus. Ce livre, *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France* (1978), n'est pas indifférent à notre propos. Pour nombre de nos interlocuteurs, ce livre mémorial et livre-sépulture est un véritable choc avec ces listes, ces noms, ces dates et numéro de convoi. Les convois ferroviaires sont, dans la numération de leur succession, l'unité de mesure de la déportation des Juifs de France et la figuration de leur destin collectif, avec pour chaque convoi un bref historique, souvent la première épi-

¹ Nous garderons anonyme le nom de l'association et de ses participants par respect pour la confidentialité.

² Les déportés sont le plus souvent des étrangers d'origine polonaise, arrivés en France dans les années 1920-1930.

taphe collective accessible à la famille. Cette publication et cette matérialisation dans l'espace public sont souvent, à l'époque, la première étape qui rend un travail de deuil possible³.

Ma prise de contact avec le groupe me permet de participer aux activités de l'Association dès l'une des premières réunions fondatrices et de suivre l'ensemble de ses activités pendant plusieurs années, non pas comme thérapeute mais davantage comme adhérent et observateur participant impliqué dont la présence et le projet recherche avaient été acceptés par le groupe. La formation d'un groupe de pairs sans but thérapeutique manifeste a pu servir de matrice à l'élaboration de l'expérience traumatique. Dès la première réunion constitutive de l'Association, il m'a semblé qu'au travers de ces démarches contemporaines, en reconstruisant et honorant la mémoire de leurs parents disparus, les participants tentaient de remettre en marche, après plus d'un demi-siècle, une possibilité d'élaboration des traumas, des deuils et des séparations, qui n'avaient jamais pu se faire. J'ai été particulièrement frappé par la dynamique qui poussait le groupe à se réunir, à s'affilier pour une entreprise à la fois collective et individuelle de réappropriation du passé et du présent, proche de ce que la psychanalyste Micheline Enriquez appelle en psychanalyse « une remémoration partagée et communiquée » ([6], p. 189).

Très rapidement, les premières personnes qui se retrouvent pour créer l'Association pour la mémoire du convoi Y vont avoir plusieurs projets :

- retrouver un maximum d'enfants de déportés de ce même convoi ou de personnes apparentées, dispersées à travers le monde ;
- développer la recherche d'informations historiques sur le convoi, certaines personnes devenant de véritables spécialistes ;
- rassembler le maximum d'archives personnelles et publiques concernant les déportés du convoi Y ;
- essayer d'appréhender de plus en plus précisément ce que fut l'existence quotidienne des pères, mères et apparentés, à partir de leur arrestation, dans les camps jusqu'à leur assassinat⁴ ;
- retrouver des témoins directs, dont des survivants du convoi ;
- produire un livre souvenir sur les déportés du convoi Y.

³ Ce projet et sa réalisation a une portée considérable pour les familles et les descendants des déportés juifs de France, symboliquement, il donne une trace et inscrit à l'extérieur de soi, le nom des déportés en les figurant collectivement et par convoi successif, il génère la représentation groupale reprise par les descendants.

⁴ Cet impératif indispensable pour la possibilité d'un travail de deuil est bien souligné par Serge Klarsfeld : « Le Mémorial offrait par la lecture ce que j'avais éprouvé sur place à Auschwitz lorsque j'avais retrouvé le numéro de matricule de mon père dans le registre de l'infirmerie, suivi d'une croix. Ce jour-là ma quête s'est interrompue. » (Claude Bochurberg [3], p. 212).

Ce livre regroupera des documents d'archives privées et publiques, des photos, des lettres. Les enfants de déportés du convoi Y écriront un texte sur leurs parents assassinés ou plus rarement rescapés et décédés depuis. À cela va s'ajouter une importante activité mémorielle dans l'espace public :

- des expositions itinérantes fabriquées à partir des archives et des documents des adhérents de l'Association, principalement exposée dans les mairies parisiennes et des villes du Loiret ;
- une importante activité de témoignage dans les écoles, que les adhérents qui s'y refusaient jusque-là vont investir à partir de leur appartenance à et sur l'Association du convoi Y ;
- des interventions dans les médias et des productions audiovisuelles, émission de radio, production d'un DVD sur l'Association, conférences, etc.

Quelques aspects auto-thérapeutiques

Cette construction sociale groupale dans la réalité n'est pas sans effets sur les vécus subjectifs et leurs transformations. Le bureau de l'Association va initier des réunions régulières de concertation, d'information et des assemblées générales qui sont l'occasion, d'une part, d'interventions de témoins et d'historiens apparentés aux déportés du convoi Y et, d'autre part, de moments informels de constitution de réseaux d'interconnaissance et de solidarité dans le groupe des pairs. Les contacts sociaux et amicaux qui se mettent en place font véritablement office de soutien psychologique mutuel, permettant aux personnes les plus en difficulté de bénéficier d'interlocuteurs particulièrement empathiques.

Il est ici question d'un groupe qui s'est le plus souvent passé de la psychanalyse et de la psychothérapie, mais pas de la psychiatrie ou des antidépresseurs prescrits par le généraliste. Les troubles que l'on peut qualifier de post-traumatiques sont multiples : les cauchemars de répétitions, l'hyper-vigilance, les troubles du caractère, les difficultés relationnelles, la dépressivité souvent masquée, les amnésies sélectives, les troubles du sommeil, etc. Dans les tentatives de prise en charge psychologique, beaucoup de psychanalystes sont passés à côté de la spécificité des traumas en écoutant ces récits comme des souvenirs écrans.

Le groupe, une matrice familiale, support d'identification

La création de cette Association pour la mémoire du convoi Y peut être conçue comme le fantasme d'une matrice familiale commune, que l'on pourrait traduire ainsi : nos parents qui sont partis ensemble, qui ont partagé ce même convoi, font de nous une fratrie. Leur communauté de destins nous assemble et nous rassemble et nous per-

met d'engager et d'affronter ensemble le travail de deuil⁵ avec ses formes sublimées de la recherche d'archives, de l'appétit d'information, de l'observance et de la création de commémoration et de nouveaux rituels. Ce sentiment est clairement exprimé par Marc : « J'ai réfléchi, dit-il, les gens de ce convoi, c'est pratiquement une partie de ma famille car ils sont morts ensemble, c'est plus fort qu'autre chose. Pour moi, c'est trop tous les convois (l'ensemble de la déportation des Juifs de France), je me contente de ce convoi, parce qu'ils ont vécu ensemble, ils sont morts ensemble. Je pense que, quand on peut dire que des gens sont morts ensemble, c'est plus fort que n'importe quoi et tous ceux qui sont là maintenant, vous êtes très proches de moi. »

Un groupe d'appartenance

Une affiliation qui s'est imposée à Gérard et qu'il ne veut pas rattacher à ses origines juives mais au destin commun qu'il partage avec d'autres enfants de survivants : « La grande révélation de ce genre de truc, c'est que je ne suis pas seul, j'appartiens enfin à un groupe. Je me suis toujours senti seul et différent des autres. J'ai enfin trouvé mon groupe d'appartenance. Ce n'est pas les Juifs car je n'y connais rien. La culture, je ne l'ai pas, c'est les enfants de survivants. »

L'étayage

Le groupe des pairs de l'Association forme cette matrice familiale substitutive dont Michèle souligne les liens de proximité forgés par l'histoire commune de leurs parents : « Pour tout le monde, c'est un rapprochement. On a comme retrouvé une famille. C'est unanime. On se tutoie machinalement, on se dit : "Tu es le seul lien, tu te rends compte que nos pères ou nos mères ont fait le dernier chemin ensemble". » À la différence des autres organisations qui brassent la déportation dans une globalité, l'Association du convoi Y permettrait, dans la figuration du destin collectif de leurs parents, une proximité et une intimité qui n'existent pas ailleurs.

Un processus d'historicisation

L'historicisation devient un besoin impérieux comme le souligne, non seulement François Maspéro dont le père, déporté politique, mourut à Buchenwald – « étrangement, plus je me suis éloigné dans le temps, plus mon souci de voir clairement ce qu'a été la vie de mon père au camp s'est pré-

⁵ Le processus de deuil dans un génocide, sans information, sans corps ni cercueil est particulièrement difficile : « Quand il n'y a pas de tombe, le travail de deuil ne s'arrête jamais. [...] J'entends par tombe non pas un emplacement dans un cimetière, mais la connaissance certaine de la mort, de la façon dont est mort un proche. » Ruth Klüger ([13], p. 110).

cisé » ([17], p. 29) –, mais aussi les enfants cachés, enfants de déportés : « Moi, pendant très longtemps, et pourtant j'avais des cours d'histoire, j'ai cru très longtemps que la guerre s'était arrêtée en 1942 et les déportations en tout cas. Cela n'imprimait pas. Maintenant, les choses s'impriment et une chronologie se met en place que je n'avais pas avant. Je suis de plus en plus convaincue et j'insiste pour que les gens donnent leur témoignage. » (Sylvie.)

« Pour moi, à un moment, il a fallu passer de l'abstrait au concret. Nous nous sommes retrouvés dans un petit groupe et l'idée que j'avais émise d'aller fouiller les archives les intéressaient. C'est devenu une sorte de révélation. Nous sommes allés aux Archives nationales. La personne qui m'intéressait c'était mon père que j'ai connu et qui est mort. Je cherche mon père sur microfilm et il y a toute la famille de mon père qui apparaît, et cela je ne m'y attendais pas du tout. Je fais pareil pour ma mère et il y a toute la famille de ma mère qui arrive et je ne m'y attendais pas du tout. Ce sont les fiches de Beaune-la-Rolande, de Drancy, de la préfecture de Police, etc. Cela me marque sacrément car je ne connaissais pas l'histoire de mon père. Je savais vaguement qu'il était à Beaune-la-Rolande et déporté à Birkenau. Je sais que mes grands-parents ont été déportés aussi, mais dans quelles circonstances ? C'est le passage de l'abstrait au concret. Tout d'un coup, tu as sous les yeux des éléments matériels qui décrivent la trajectoire de ta famille. » (Gérard.)

La production d'un livre par l'Association

La demande faite, par l'Association, aux enfants de déportés du convoi Y d'écrire un livre mémorial, provoque la nécessité de construire un récit avec sa mise en forme narrative. Marc décrit cette rédaction comme douloureuse et difficile, mais aussi comme une « thérapie ». Le groupe des pairs devient alors un espace potentiel d'une forme de « guérison ». La rédaction du livre sur le convoi est une possibilité de communication et de transmission⁶ : « C'est vrai que je ne suis pas très ouvert, je ne montre pas trop mes sentiments et je ne pense pas avoir montré à mes enfants que je les aimais vraiment beaucoup. Je ne sais pas si ma femme a fait le rapprochement avec ce que j'avais vécu étant jeune.

⁶ « Aujourd'hui et depuis la fin des années 1980, nous assistons en revanche à une très forte mobilisation des souvenirs autobiographiques des survivants à des fins transmissionnelles et simultanément à une mobilisation de tout ce qui est apporté par les mémoires historico-sémantiques qui se recomposent avec les premières. C'est ainsi la génération des enfants ou des adolescents de la Shoah qui transmet à ses petits-enfants, transmettant alors aussi par effet de retour à ses propres enfants ce qu'elle ne leur avait pas encore véritablement confié verbalement ou alors pas de façon toujours très détaillée. Il aura ainsi fallu environ 50 ans pour qu'au niveau processuel, se rétablisse une dynamique transmissionnelle semblable à celle présente dans des populations qui n'ont pas été frappées par des situations génocidaires et ethnocidaires, ni non plus de surcroît par de forts mouvements migratoires. » [16].

Mes enfants ne sont pas trop au courant de mon parcours. Je n'ai pas parlé. L'écrit que j'ai fait a été pour moi une thérapie. Je le montrerai dans ma famille, à mes amis. J'ai deux enfants adultes. Ils ne m'ont pas posé de questions par rapport à mon vécu d'enfant. »

Le projet de livre sur les parents déportés par le convoi est très investi et il semble que l'écrit, que chacun doit réaliser comme contribution, a la fonction d'un objet transitionnel, moi/non-moi qui permet aussi une extériorisation, source de communication avec les proches. Cet intermédiaire est aussi comme une nouvelle construction de soi, y intégrant l'histoire d'enfance avec les blessures qui n'ont jamais pu être parlées. Cette modification est presque une restauration.

Cette sépulture symbolique sur le papier est analogique avec la nécessité des rites funéraires qui fondent l'humanité. Pour Martine : « Résumer la vie de mon père en quelques lignes car je ne sais rien d'autres de lui, c'est très douloureux, mais une fois que c'était fait, je me suis dit, il existera pour les descendants. On a très peu d'héritage, une photo floue, presque rien. Dans cette recherche, j'ai retrouvé des traces. Mon père a fait le maximum, il s'est engagé dans l'armée française à la déclaration de la guerre. »

Les activités mémorielles

Les interventions de témoignage public demandées par le corps social, institutions, écoles, municipalités, associations, etc., auxquelles participent les adhérents de l'Association, permettent de relier des fragments de la mémoire, de retrouver une chronologie et des formes de cohérence du passé. La multiplication des activités mémorielles, recherches, rencontres, cérémonies, expositions, témoignages, publications sont à la fois des tentatives pour individualiser les victimes de la Shoah, mais aussi des rites de deuil et des funérailles symboliques. L'engagement dans des activités liées à la Shoah et aux activités mémorielles permet une élaboration différée des pertes et deuil de l'enfance. Le plus souvent au moment où la prise d'indépendance chez leurs propres enfants réactive les souffrances de la séparation avec leur propre parent. Cette activité narrative qui va s'exercer sous différentes formes à une fonction symboligène avec des aspects autothérapeutiques (Golse et Missonnier, 1988).

Commémorations et rituels⁷

Marc a participé pour la première fois avec sa femme à la commémoration⁸ et aux rituels de la lecture

⁷ Jeanine Altounian (2005, p. 15) évoque « [...] les enveloppes rituelles ou scripturaires pour séparer les vivants et les morts. »

⁸ « Avec la survenue de rassemblements de survivants, avec la création de mémoriaux de l'holocauste, et l'accent mis sur les souvenirs du passé

des noms⁹, du jour commémoratif de la déportation (*Yom Ashoah*) des Juifs de France arrêtés, internés et déportés : « Ce qui était très important pour nous, c'est d'avoir été à la lecture du *Vel d'Hiv'* pendant une nuit, à l'anniversaire de la rafle, c'était la première fois. Il y a des trucs que je fais pour la première fois. C'est frappant, le lecteur dit les noms et, à certains moments, il ajoute : "mon père, ma mère, mon oncle", c'est dur. »

Réinscription dans l'espace public

Les différentes réinscriptions de la Shoah dans l'espace public, qu'elles soient scripturaires, rituelles ou commémoratives, ont des effets psychologiques.

Pour Adrienne, l'inscription du nom de ses parents sur le mur des noms au Mémorial de la Shoah à Paris est particulièrement importante : « Cela m'a fait de la peine car je me suis dit : "il n'y a rien, ce sont des noms sur un mur et point final", mais cela fait quelque part une finalité dans ma mission. Je ne sais pas pourquoi je dis mission, peut-être parce que c'est toujours moi qui me suis occupé de tout. Alors je me dis, leurs noms sont marqués là dans la ville où je vis, mon fils est là. Le Mémorial a été pour moi un bienfait, vous ne pouvez pas savoir. »

Henri et Martine soulignent eux aussi l'importance de cette inscription même si l'absence des corps des défunts crée un certain malaise : « Le nom sur une tombe dans le village de mes parents, c'est mieux que rien, mais le caveau est vide, j'ai fait graver le nom sur la stèle à Beaune-la-Rolande, mais c'est un nom sur une pierre et il n'y a rien dessous. » (Henri.)

« Résumer quelqu'un en un mot, et à la fois, c'est très mélangé mais c'est un endroit où enfin pouvoir se recueillir. Jusque-là, c'étaient des papiers, c'était sur un ordinateur, c'était quelques photos, c'était peu de choses. Maintenant, là, mes petits-enfants, un jour pourront se recueillir sur la tombe de leur grand-père. Il y a un lieu. À la fois, vous vous rendez compte un mot, mais jusqu'ici on n'avait rien. Alors il ne faut pas se plaindre. » (Martine.)

Les expositions itinérantes

Dans ses projets et réalisations pour la transmission, l'Association pour la mémoire du convoi Y va construire

dans les années récentes, une nouvelle voie était ouverte pour un deuil collectif, pas seulement des parents disparus, mais aussi des communautés disparues, des cultures disparues et de la perte de l'appartenance et de la continuité. Cela constitue un contraste avec la défense de parler et de se rappeler qui contrecarrait les essais de deuil : trente ou quarante années s'étaient écoulées depuis l'époque de la disparition. » ([11], p. 222).

⁹ Cette lecture annuelle des noms, initiée en 1991 par le rabbin Farhi, est un moment particulièrement important de commémoration de la déportation des Juifs de France autour du monument tout proche de l'emplacement de l'ancien vélodrome d'hiver à Paris, où ont été parquées les familles juives de la sinistre rafle du *Vel d'Hiv'*.

les panneaux d'une exposition itinérante, avec le plus souvent ce qui reste des archives familiales des participants. Cette exposition qui situe l'histoire à l'extérieur de soi est aussi un moment fort de réélaboration de l'expérience traumatique.

« Je suis passée à l'expo de la mairie du 19^e, c'était très bien, j'étais contente parce que j'ai vu la photo de papa. Il y a des gens qui sont venus nous parler, cela m'a fait plaisir. Il y a des écoles, j'en ai parlé avec Henri, il y a eu un retentissement. Il y a d'autres expos, une dans le Marais. Je pense que les gens en ont parlé car il y a eu un retentissement à la télé, aux infos, dans les journaux. Cela donne un élan supplémentaire. » (Martine.)

Les voyages à Auschwitz

Les voyages à Auschwitz contribuent également à l'élaboration et au dépassement du traumatisme laissé par cette réalité insoutenable.

« Je n'ai jamais pris mon deuil dans la mesure où quand je me suis marié, les premières années, dans mon sommeil, je commençais à crier, je cherchais mon père et il n'était pas là, ou j'étais fâché avec lui, dans des cauchemars terribles où je me mettais à hurler. Ma femme me calmait. J'y suis allé à Auschwitz et c'est à ce moment-là que j'ai fait mon deuil. Quand je suis revenu, je n'ai plus eu de cauchemars, c'était fini. Le cheminement de ma pensée s'est fait du jour au lendemain. Quand j'ai retrouvé le lieu, je connaissais les conditions, j'avais retrouvé à plus de 50 ans, mon équilibre par rapport à mon père. J'en ai fait le deuil. C'était fini. Et ensuite toute ma vie, je me suis intéressé au judaïsme. » (Ernest.)

Pour conclure ce rapide survol, il m'a semblé que le groupe des pairs dans la proximité de l'Association pour la mémoire du convoi Y favorisait un travail psychique, de figuration, d'élaboration, de rites de deuil, et d'une possible transmission non plus seulement de traumatismes répétés, mais d'une expérience suffisamment métabolisée pour devenir communicable. « On ne guérit pas de la Shoah », mais les dispositifs groupaux créés par les anciens « enfant cachés » sont susceptibles de favoriser l'élaboration individuelle et groupale d'un passé massivement traumatique.

Parcours isolés d'enfants juifs cachés en France

La seconde recherche portant sur les enfants juifs cachés en France [7] a consisté à rencontrer 35 personnes nées en France entre 1929 et 1941, de parents immigrants, originaires principalement d'Europe centrale. À travers des entretiens semi-directifs, nous avons proposé à chacun de relater les événements qui avaient traversé leur vie, et ce en tentant de remonter le plus loin possible dans le temps.

L'intention générale de ce travail consistait à interroger les effets des événements vécus pendant l'enfance et leurs influences sur la construction individuelle de l'adulte. Pour chacun des récits, nous avons identifié des items communs : lignes de vulnérabilité, conséquences du trauma et facteurs de compétence. Parmi ces lignes de vulnérabilité, les pertes s'inscrivent comme étant un des facteurs les plus traumatisants chez les « enfants cachés ».

Les multiples pertes

C'est un travail de deuil de multiples pertes, que ces enfants s'efforcent de réaliser depuis plus de 60 ans : perte du monde familial, à travers la perte de leurs parents, dans une séparation souvent brutale, parfois irréversible, mais aussi la perte de la famille, du groupe culturel et de leur vie d'avant, c'est-à-dire celle qui a précédé les persécutions.

Le passage à la clandestinité a eu un impact sur le développement des « enfants cachés ». Ce passage a notamment été marqué par la rencontre avec « le vide » [23]. Quel que soit son âge, l'enfant s'est senti lâché, abandonné par ses parents, son groupe d'appartenance et son environnement familial. Ce passage a été aussi marqué par la contrainte à ériger un mur intérieur : contrainte imposée de l'extérieur et de l'intérieur. Le but de ce dispositif était la survie, ce mur permettant de rendre étanche la vie d'avant de la vie actuelle (clandestinité). Se référer au monde d'avant représentait une menace et pouvait conduire l'enfant à la perte de lui-même, donc à la mort. Une des personnes rencontrées, nous a fait part de la sensation qu'elle a eue, arrivée toute seule dans la Sarthe à l'âge de six ans, sans rien savoir du devenir de ses parents et sans que personne ne lui ait rien dit : « J'étais disparue, j'avais disparu. »

Ne pouvant rester dans le vide, sous peine de mourir, l'enfant s'est approprié les éléments de son nouvel entourage et les ingrédients de son nouvel environnement.

À la Libération, c'est un autre mur qui s'est érigé. Aucune parole n'a pu se dire ou être entendu par le monde extérieur. Personne n'a pris en compte le vécu de ces enfants. Leurs manifestations de vie étaient parfois même insupportables pour les adultes survivants. Ces enfants juifs, au sortir de la guerre, ont grandi ainsi. Ce ne sont pas des survivants de la Shoah qui ont traversé l'horreur. Ce sont des « enfants cachés », qui ont dû perdre une partie d'eux-mêmes, à la façon d'un morcellement, pour survivre. Il est alors question d'une mort intérieure.

Depuis 1942, les « enfants cachés » cherchent ainsi par eux-mêmes, de façon isolée, à faire le deuil de leur enfance qui n'a pas été menée jusqu'au bout, le deuil d'une enfance volée, le deuil d'une partie d'eux-mêmes à jamais perdue.

Illustrations cliniques

Des parcours traumatiques

Dominique est né en 1939. En 1942, la menace est telle, que ses parents ont décidé de le mettre à l'abri dans une famille au Chambon-sur-Lignon. La séparation a été brutale, non verbalisée. Entre l'âge de trois et cinq ans, Dominique n'aura aucune nouvelle de ses parents. En 1944, ses parents sont revenus le chercher. Il ne les a pas reconnus, Dominique parlait le patois et il n'a pas supporté cette nouvelle séparation. Les retrouvailles n'ont été ni préparées ni verbalisées. Après la guerre, ses parents ont été dans le refus que Dominique retourne voir la famille qui s'était occupée de lui entre 1942 et 1944. Il a fallu qu'il attende d'être autonome et sache conduire pour aller les voir. Une seule chose semblait compter pour les parents de Dominique, c'était leur réussite matérielle. Le retour chez ses parents a été marqué par ce lourd silence. Pour lui, son expérience au Chambon-sur-Lignon a été vécue « comme une valise déposée à la consigne ». Dominique était en attente, en transit, sans savoir, ni quand, ni où il allait être conduit, dépendant de ses propriétaires ou à la merci de nouveaux propriétaires. Après la guerre, les besoins affectifs de Dominique n'ont pas été pris en compte. Ses parents, comme d'autres qui ont vécu sous la menace de la mort, ne voulaient plus parler de cette époque, trop douloureuse, elle était derrière eux, d'autant plus que le grand-père maternel avait été déporté. Un silence a été posé sur sa disparition. Les traces de cette séparation sont restées indélébiles, inscrites dans son psychisme. Dominique en veut beaucoup à ses parents de l'avoir abandonné. Dominique décrit une relation « malade » entre lui et sa mère, qui n'a pas su lui apporter l'affection nécessaire. Il déplore que ses parents soient revenus le chercher au Chambon-sur-Lignon : « J'aurais été très content de plus entendre parler d'eux. » À l'âge de 36 ans, Dominique a manifesté un syndrome maniaco-dépressif qui le conduit depuis à faire régulièrement des séjours en psychiatrie.

Régine est née en 1936, dans une famille juive polonaise, arrivée de Varsovie à Paris dans les années 1930. Régine est enfant unique. Elle avait cinq ans lorsqu'elle a été emmenée dans la Sarthe pour y être cachée. Ses parents ont été arrêtés et déportés. Régine a été « accueillie » dans plusieurs familles. Elle se souvient qu'elle a changé de nom et de prénom. À la Libération, une de ses tantes a cherché à la récupérer. Le couple chez qui Régine vivait, en région parisienne, n'a pas voulu la laisser partir. Ils n'avaient pas d'enfants. Après un procès et une décision de justice, ils ont obtenu la garde de Régine et la tante a été nommée tutrice. Régine a été élevée dans le catholicisme. En 1955, à 19 ans, elle a fait une décompensation, elle a été hospitalisée en psychiatrie. Régine ne se souvient pas de ses parents, ni des familles dans lesquels elle était dans la Sarthe, ni des noms des villages, ni du ressenti par rapport

aux personnes qui l'ont accueillie. Et adulte, Régine efface ses traces d'existence. En 1968, elle a eu peur et a craint que « cela recommence », dit-elle. Elle a quitté Paris, pour aller vivre en province. Régine souffrait de porter un nom à consonance juive, qu'elle a fini par faire disparaître en le changeant en 1990 pour un nom français. Depuis qu'elle est à la retraite, elle tente de reconstituer son parcours d'enfant en allant dans les services d'Archives, elle refuse dans ses démarches de dire qui elle est et de laisser ses coordonnées : « [...] On m'a dit : "vous écrivez." Alors moi, toujours l'horreur de donner mon nom, mon adresse, tout ça, y a rien à faire. » Elle continue donc à se cacher. « Même maintenant, je me cache pour beaucoup de choses », dit-elle. La vie de Régine semble être encore sous l'emprise de la clandestinité.

Tentatives individuelles d'élaboration des traumatismes

Dominique et Régine ont tenté de trouver des solutions pour faire face à ces pertes douloureuses. À l'adolescence, Dominique s'est affiliée à un groupe de jeunes juifs, les Éclaireurs israélites. À 13 ans, Dominique a fait sa *bar-mitsvah*¹⁰, un rite de passage fondamental, qui marque l'atteinte de la majorité religieuse. Adulte, il s'est marié avec une femme juive ashkénaze, et il continue depuis à faire partie du groupe juif, en allant régulièrement à la synagogue, en étudiant les textes. Son inscription dans le judaïsme est telle que son fils aîné s'est installé en Israël et occupe une fonction importante dans une communauté. Le judaïsme semble être, pour Dominique, le socle de son existence. Par ailleurs, Dominique est en analyse depuis plusieurs années. En parallèle, Dominique est franc-maçon depuis plus de 30 ans, mais son investissement dans la franc-maçonnerie s'inscrit dans une discontinuité, ses hospitalisations ne lui permettant pas d'être suffisamment assidu. Enfin, il s'est joint à un moment donné aux amis des anciens du Chambon-sur-Lignon, mais a quitté l'Association suite à des malversations de son dirigeant.

Depuis l'adolescence, Régine cherche des solutions pour mieux vivre. Après le catholicisme, la création imaginaire d'un « ange gardien », être invisible lui permettant de ne pas se penser seule, et sa décompensation en psychiatrie, Régine a fui, elle est partie vivre sa vie en être autonome : « De toute façon, enfin dès que j'ai plus cru en Dieu, pour moi, c'est les hommes qui ont remplacé Dieu, les hommes ou un homme. Je pensais plus qu'à ça ! Donc je draguais, je draguais à tour de bras. Et comme ça, j'ai eu un enfant sans l'avoir cherché. » La solution suivante a été son départ

¹⁰ En hébreu, signifie « fils du commandement ». À 13 ans et un jour, un jeune garçon juif atteint sa majorité religieuse. Dès lors, il a le devoir d'accomplir les commandements, peut porter les *réfillin* et faire partie du *Minyan* (quorum de dix hommes adultes) pour la récitation des prières publiques.

pour Israël. Elle a cherché la vie qui lui conviendrait le mieux. Elle a tenté l'expérience en kibboutz, essayant de cette façon, peut-être, de retrouver le travail de la terre et la campagne dont elle avait quelques bons souvenirs. Mais déçue par l'idéologie du kibboutz, elle est retournée en France au bout d'une année. Après son départ en province en 1968, puis son changement de nom en 1990, une nouvelle solution qu'elle a tentée a été la participation aux groupes de paroles, mis en place par l'Association des enfants cachés : 1940-1944. Tout d'abord, elle a été emballée et a pensé avoir trouvé une famille, puis elle a été rapidement déçue. Régine a tenté aussi des psychothérapies, mais elle ne supportait pas le silence des thérapeutes. Elle souffre de fortes angoisses, qui sont atténuées par les antidépresseurs qu'elle prend depuis plusieurs années, et qu'elle pense prendre jusqu'à la fin de ses jours. Elle participe régulièrement aux cérémonies commémoratives. Cette démarche collective est importante pour elle.

Les disparitions

À la Libération, les enfants ont découvert la disparition de leurs parents, de la famille. Ces pertes n'ont pas été parlées et les traces des disparus étaient inexistantes. Il n'a été question que de disparition, jusqu'en 1978, date de la publication de l'ouvrage de Klarsfeld (1978) [12]. Cependant, l'année de la parution du *Mémorial de la déportation des Juifs de France*, ces « enfants cachés » étaient déjà des adultes. Ils se sont donc construits, enfants, sur ces disparitions. Comme l'évoque Bettelheim dans la postface du livre de Vegh (1979) [20], ces enfants n'ont pas pu s'appuyer sur des preuves tangibles et physiques de la mort de leurs parents : « ni cadavre à ensevelir, ni tombe à visiter ». Les rites n'ont pu avoir lieu, et Bettelheim insiste sur l'importance des rites funéraires juifs, à savoir notamment la lecture du *Kaddish* (prière des morts) ou la pose de la pierre tombale au jour anniversaire de la mort (chez les Juifs ashkénazes). « Même chez les Juifs sans grande piété, dire le *Kaddish* pour un parent décédé, c'est une obligation de toute importance, à tel point que, dans les milieux orthodoxes, le plus âgé des fils était "le *Kaddish*", celui qui dirait un jour les prières de deuil quotidiennes après la mort de ses parents. » (p. 203). Deux autres points permettent de comprendre l'incapacité de ces enfants à pouvoir faire leur deuil. Ces points sont liés au fait d'avoir été un enfant juif pendant la Seconde Guerre mondiale. Tout d'abord, l'enfant était autant en danger que l'adulte. Ainsi, toute l'énergie développée était orientée à sa survie, avec refoulement de la perte : « Après la séparation d'avec les parents, les enfants, s'ils voulaient survivre, ne pouvaient se permettre d'entrer en deuil, donc de tomber en dépression. Ils avaient besoin de toute leur énergie vitale pour trouver moyen de s'en tirer. » (p. 204). Le second aspect repose sur la distinction fondamentale entre la spécificité

du génocide et de son contexte et la perte de parents dans une catastrophe naturelle, par exemple. Lors d'une catastrophe naturelle, l'environnement social réagit, prend en pitié ces enfants dont les parents ont été tués, tentent de retrouver les cadavres, de les enterrer. Le soutien humain existe. Dans le cas de la Shoah, les enfants ne pouvaient avoir confiance qu'en eux-mêmes. Le régime de Vichy, pour parler de la France, était collaborateur : « La société, les pouvoirs qui régnaient sur la vie, l'État, qui a pour obligation de protéger la vie des enfants, étaient déterminés à détruire les enfants juifs ; de même, c'est l'État qui, le premier, leur a volé leurs parents et ensuite les a assassinés. » (p. 207).

Le Mémorial de la déportation des Juifs de France est, à cet égard, un document fondamental pour les orphelins de la Shoah. L'état civil de chacun des quelque 76 000 Juifs déportés de France y est inscrit. Il garde de l'oubli hommes, femmes, enfants dont le crime était d'être Juifs. Évoquer le nom des morts est une dimension essentielle du judaïsme, cette démarche est fondamentale pour tous ceux qui n'ont pas eu de sépulture. C'est dans cette perspective qu'a été créée *Yad Vashem*, en 1953, par l'État d'Israël : cette institution est un monument concret, qui rend hommage à tous ceux morts dans les camps nazis.

Conclusion

Les enfants juifs cachés, dont nombreux sont devenus enfants orphelins de la Shoah à la Libération, ont été exposés à une cumulation de traumatismes. Au regard des deux recherches, un des éléments ayant fonctionné comme levier thérapeutique favorisant leur reconstruction a été l'étayage par le groupe. La rencontre avec le même est rassurante et nécessaire. De plus, le groupe permet à chacun d'exister dans la réalité. Les dynamiques personnelles et collectives, étayées par un groupe qui s'est constitué autour du convoi Y par lequel leurs parents ont été déportés à Auschwitz, montrent comment un certain nombre de personnes ont trouvé les ressources nécessaires pour s'apaiser. L'adhésion à un groupe reste une démarche commune pour la plupart de ces « enfants cachés » qu'ils soient enfants de déportés ou enfants de survivants. L'affiliation ou la réaffiliation au judaïsme, l'adhésion à des groupes de paroles de l'Association enfants cachés : 1940-1944, ou encore la participation à des cérémonies commémoratives collectives, sont, chaque fois des tentatives pour faire face à l'isolement à l'œuvre depuis 1942 – les différents récits ont montré, en effet, que l'isolement a été un facteur de renforcement de l'impact traumatique, comme nous l'avons souligné, par la seconde recherche, lorsque ce cheminement se réalise de façon isolée, le parcours s'avère plus fragilisant et difficile.

Les enfants juifs cachés pendant la guerre ont été en « latence d'identité » pendant 47 ans, jusqu'en 1991, date

à laquelle le premier rassemblement des « enfants cachés » pendant la guerre les a officiellement sortis du silence. Cette reconnaissance collective les a aidés, mais dans des proportions variables : là où certains ont pu percer d'une porte le premier mur, d'autres sont même allés jusqu'à briser l'immuabilité du second, notamment lorsque cette reconnaissance fait écho à un travail groupal auto-thérapeutique, qui s'initie. Le groupe est fondamental dans l'existence d'un individu. Rompre l'isolement en permettant que la parole puisse circuler et que des actes puissent être posés ont été nécessaires dans le difficile et douloureux travail de deuil des « enfants cachés ».

Liens d'intérêts : les auteurs déclarent n'avoir aucun lien d'intérêt en rapport avec l'article.

Références

1. Amir M, Lev-Wiesel R. Time does not heal all wounds: quality of life and psychosocial distress of people who survived the holocaust as children 55 years later. *Journal of Traumatic Stress* 2003 ; 16 : 295-9.
2. Benz W. Emigration as rescue and trauma: the historical context of the Kindertransport. *Shofar* 2004 ; 33 : 2-7.
3. Bochurberg C. *Entretien avec Serge Klarsfeld*. Paris : Stock, 1997.
4. Dasberg H. Adult child survivor syndrome. One deprived childhoods of aging survivors of the Holocaust. *The Israel Journal of Psychiatry and Related Sciences* 2001 ; 38 : 27-35.
5. Dwork D. *Children with a star*. New Haven : Yale University Press, 1991.
6. Enriquez M. L'enveloppe de mémoire et ses trous. *Topique* 1988 ; 42 : 185-205 (Paris : Dunod).
7. Feldman M. *Entre trauma et protection : quel devenir pour les enfants juifs cachés en France (1940-1944) ?* Toulouse : Érès, 2009.
8. Fresco N. La diaspora des cendres. *Nouvelle Revue de Psychanalyse* 1981 ; 24 : 205-20.
9. Golse B, Missonnier S. *Récit, attachement et psychanalyse*. Toulouse : Érès, 2008.
10. Keilson H. *Sequential traumatisierung*. Descriptive-clinical and quantify-statistic follow up investigation for the fate of the Jewish war orphans in the Netherlands. Jerusalem, Magnes Press, The Hebrew University, 1992.
11. Kestenberg J. Face aux disparitions et à la survie. *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant* 1993 ; 13 : 199-225.
12. Klarsfeld S. *Le Mémorial de la déportation des Juifs de France*. Paris : FFDJF, 1978.
13. Klüger R. *Refus de témoigner*. Paris : Viviane Hamy, 1997.
14. Krell R. Child survivors of the holocaust 40 years later. *Journal of the American Academy of Child Psychiatry* 1985 ; 24 : 378-80.
15. Landau M. Survivre. *Figures de la Psychanalyse* 2006 ; 13 : 221-30.

16. Lemée C, Galay D. L'Après-Shoah : des traumas aux processus de réinscription. *Revue électronique Face à Face* 2003 ; 5.
17. Maspéro F. *Les Abeilles et la guêpe*. Paris : Seuil, 2002.
18. Mouchenik Y. *Ce n'est qu'un nom sur une liste, mais c'est mon cimetière. Deuil, traumas et transmission soixante plus tard chez les enfants juifs cachés en France pendant l'Occupation*. Grenoble : La Pensée Sauvage, 2006.
19. Sternberg M, Rosenbloom M. Lost children. Lessons from the holocaust: implication for adult adjustment. *Child and Adolescent Social Work Journal* 2000 ; 17 : 5-17.
20. Vegh C. *Je ne lui ai pas dit au revoir. Des enfants de déportés parlent*. Paris : Folio, 1979.
21. Wilgowicz P. *Le Vampirisme, de la Dame Blanche au Golem. Essai sur la pulsion de mort et l'irreprésentable*. Meyssieu : Cesura, 1991.
22. Wardi C, Wilgowicz P, éd. *Vivre et écrire la mémoire de la Shoah, littérature et psychanalyse*. Actes du Colloque de Cerisy. Paris : Nadir, 2002.
23. Winnicott DW. La crainte de l'effondrement. In : *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris : Gallimard, 2000, p. 205-16.